

l'air du temps

renku

carol lebel

et

andré duhaime

ce qui commence dedans
ce qui finit dehors
le temps suffira-t-il?

l'après-midi file
les aiguilles immobiles
de l'horloge

ces événements
dérisoires qui grugent nos jours
jusqu'au cœur

passer prendre une bière
entre vieux amis
y passer la nuit

parfois vieillir s'excuse
et nous rend un peu
de notre enfance

fin d'octobre
le premier gel a tué
les onze nouveaux pissenlits

l'automne s'installe
on change d'heure de vêtements
d'habitudes et parfois de cœur

apprendre à vieillir
membre par membre
apprendre la sieste

souvent sans nous
dans un mot illisible
la vie se repose

se taire
se souvenir mieux
de ces journées folles

ce que nous sommes
chaque seconde le dit
chaque seconde l'efface

l'ancre tatouée
sur l'avant-bras décharné
d'un vieil oncle

maintenant partout
ces téléphones qui bavardent
de l'ennui de tout

entre ses chimios
elle continue à prendre
des leçons de piano

la musique des nuits
quand je ne veux pas dormir
des poèmes murmurent

des voix sans corps
rêve agréable que
ces paroles chuchotées

ces jours-ci
magie des chants et des couleurs
je retrouve mon enfance

café muffin stylo
et carnet des échos
d'un cœur naïf

souvent à l'envers
parfois à l'endroit
les mots qui nous défendent

ils s'entassent
les uns contre les autres
repousser l'abîme

ce qu'il faut taire
tous les jours pour ne pas
échapper son âme n'importe où

la fragilité
des sculptures de glace
dans lesquelles éclate le soleil

insaisissable beauté
d'un bleu matin d'hiver qui ne demande rien
même pas d'avoir froid

même ce jour-ci finit
la nuit l'embellira-t-il
le rêve contre l'usure

sur mon dictaphone
Baudelaire m'accompagne toujours
« il faut toujours être ivre »

un peu de guitare dans l'air
notre conversation dérive
au delà d'avril

les amis partis
je termine la bouteille de vin
et les silences qui restent

sentiments confus
dans ma mémoire lézardée
qu'est-ce qui importe maintenant

un mot une couleur
flâner les heures sans repères
sachant que le chemin est là

au gré d'un feu rouge
les passants se rapprochent
puis se dispersent

ces souvenirs jaunies
enfouis tout au fond de soi
impossible à déchirer

sans ouvrir les yeux
sans tendre l'oreille
sans toucher des doigts ils sont là

des phrases des gestes
sans âme où se poser
désastre d'un autre samedi soir

serait-ce en écho
que dans un continent lointain
une île agonise

vertige
j'imagine le mieux des hasards cléments
le pire dieu est à nos côtés

l'illusion de l'immobilité
sous l'ombre d'un nuage
les jours qu'il me reste

soleil de printemps
d'où vient et où va cet homme
qui pleure en marchant

il est orphelin
du père qui aujourd'hui pourrait
être son fils

à mon plus beau doute
est-ce que je tiens à la vie
pour les bonnes raisons

la fatigue du jour
et en plus sur mes épaules
le poids de la pluie

je sais docteur je fume je bois
je fais usage immodéré de silences
j'abrège ma vie laquelle

là-haut les bernaches
quelques plaques de neige brune
sous le soleil

qui fait tout ce bruit
un mot qui casse dans un autre mot
où les silences que j'échappe

jeu d'équilibre
rester sur le qui-vive
jusqu'à l'agonie

combien de pages
de vies de morts
aura notre solitude

un soleil
ceci convient-il
après la tempête

phrases bavardes d'élections
le temps mensonge grand
où reprendre existence

le marché aux fleurs
le marché à la ferraille
ils sont tout près

cinq heures du matin
bientôt l'insoutenable bruit
du quotidien

dans le vent
ni réponse ni question
que l'air du temps

chaque seconde
le temps est du vent qui souffle
le temps hors du temps

mes encre et silence
près d'ouvriers qui bruyamment
se remettent au travail

promenade sous la pluie
la tête et les poches pleine d'images
qui peut comprendre

dans les flaques
mes cheveux blancs
et mes rêveries centrifuges

nos petites vérités
brûlent et tombent derrière
chaque crépuscule

de midi à quatorze heures
l'ombre est là
sous nos pieds

je n'ose pas
sur le seul banc libre du parc
deux amoureux se bécotent

combien de temps
combien de printemps encore
avant que la lampe ne s'éteigne

tant d'histoires en nous
laquelle
est la vraie

comme dans un livre ancien
vêtue d'un habit de lumière
ma vieille peau

retour de voyage
premier réflexe que s'est-il passé
au jardin

comme sur le sable
la vague emporte les mots
du mur de livres

soudain tout redevient vrai
dans l'inattendu
d'un geste d'un regard

ce qui renaît le soir
ce que j'oublie le matin
ça me semble pareil

n'être qu'une question
dans l'œil du vent
cela me convient

dans les flaques d'eau
un vieux et une vieille marchent
dans le ciel

quand tout reste sourd
je m'arrête sous les arbres
et j'écoute

une autre nuit
têtes anciennes et peurs muettes
resurgissent

un autre matin
d'autres mots d'autres images
qui serons-nous dans une heure

autour de la table
quelques générations
de corps d'âmes

dans nos yeux
dans nos gestes
combien sommes-nous

espérer
que demain soit simplement
comme hier

apprendre désapprendre
les mots les gestes
toujours à recommencer

chasser la poussière
qui s'est déposée
se battre contre la poussière

aucune naissance
ni dans l'atelier, ni dans mon bureau
dehors l'automne s'installe

La vie unanime (1913)
après toutes ces années
en découper les pages

on rit on pleure
on marche contre le temps
qui nous déchire

même
une pierre tombale
s'use

et l'enfance
toujours insaisissable
devant

parfois encore la joie
en rêve
de revoir son visage

des souvenirs reviennent
notre âme si petite
derrière

sous un ciel de novembre
fleurissent quelques pissenlits
ainsi que des regrets

chaque soir face au miroir
est-ce que je tiens à la vie
pour les bonnes raisons

on s'était dit
on va s'en reparlera plus tard
il est mort avant

combien de jours vivants
restent-ils
à nos fragilités

mon corps grelotte
d'où vient ce froid
que ressent mon ombre

photo de collègue
celui qui souriait le plus
s'est suicidé

cette mouche
cette mouche d'arrière saison
la laisser me harceler

loin des criardes évidences
là tout entier à l'affût de l'imprévisible
entre deux couleurs

sur un bout de papier
métamorphoser le temps
des heures en quelques mots bleus

j'invente d'autres chemins
j'impossible tout
pour traverser le réel

bondir d'un bout cassé à l'autre
parfois la nuit
remet en équilibre

toujours en retard
d'un mot d'une couleur
ce monde est-il le mien

les âmes voyagent
les terres et les eaux voyagent
cycle des intempéries

je soif je faim
je fantasme que la lumière
m'embrasse encore et encore

au soleil de midi
de la pulpe d'orange séchée
sur le bord d'un verre

sur le bureau quelques livres
beaucoup de silence
et une photo du vent

le va-et-vient
des images des fragments
entre lesquels je glisse

depuis toi poésie
je possible tout l'inachevé
des miracles de chaque jour

les pas sur la neige
les traces sur ma peau
un peu d'eau s'y pose

chaque nuit
une nouvelle naissance
qu'au matin on ne reconnaît plus

ne plus aimer
en plus faut-il haïr
vieillir ne suffit-il donc pas

sommes-nous au bout de l'illusion
souvent on a si mal à son âge
et à son âme

garder l'équilibre
sur le pied droit puis sur le gauche
c'est toujours ça

dans l'usure des choses
qu'emportera le temps
dans sa chute

une si longue errance
je me réveille perdu
dix-sept minutes plus tard

tantôt dans la tête
tantôt dans le cœur
en quelques secondes on devient autre

les mêmes rues
et le matin et le soir
me rapprochent des autres morts

les mêmes gestes dans les mêmes images
sommés-nous mémoire
si éphémères

un bonhomme de neige
dans le jardin d'hiver
un inukshuk

soleil de mars
des gouttes d'eau comme du temps
tombent tombent du cabanon

refleuriront les iris
ce restant de folie
au creux de l'âme